



Des topoï à l'inférence discursive logique, sémantique et argumentation dans les langues naturelles

Zahra CHELLAT

Professeure chercheuse en linguistique française
Faculté polydisciplinaire d'Errachidia
Université moulay Ismail Maroc
z.chellat@umi.ac.ma

À Hammou ENAKARI,

*pour qui la logique n'est pas seulement méthode, mais
exigence de vérité.*

Résumé

Cet article étudie la notion de topoï comme principe de passage entre logique, sémantique et argumentation dans les langues naturelles. Il montre que les topoï ne sont pas de simples lieux communs, mais des opérateurs discursifs qui rendent possible l'enchaînement entre prémisses, valeurs partagées et conclusions. En suivant un parcours allant d'Aristote à Port-Royal, puis de Pascal à la nouvelle rhétorique et à l'argumentation dans la langue, l'étude met en évidence le déplacement de la validité logique vers ses conditions sémantiques, pragmatiques et doxiques. L'analyse des connecteurs, de l'implicite, des stéréotypes lexicaux et des cadres sémantiques permet de comprendre comment le sens oriente les inférences. L'article défend ainsi une conception logico-sémantique de l'inférence discursive, située entre rigueur rationnelle, pratiques langagières et représentations collectives.

Abstract

This article examines topoï as principles of transition between logic, semantics, and argumentation in natural languages. It argues that topoï are not merely commonplaces, but discursive operators that make it possible to move from premises and shared values to acceptable conclusions. From Aristotle and Port-Royal to Pascal, the New Rhetoric, and argumentation within language, the study shows how logical validity is reinscribed in semantic, pragmatic, and doxic conditions. The analysis of connectors, implicit meaning, lexical stereotypes, and semantic frames clarifies how meaning guides discursive inference.





Mots-clés

Topoï ; inférence discursive ; logique ; sémantique ; argumentation ; langue naturelle ; doxa ; implicite ; connecteurs ; rationalité discursive.

Introduction

Le titre de cette étude engage une difficulté qui ne saurait être réduite à une simple question d'histoire des disciplines. Passer des topoï à l'inférence discursive, ce n'est pas raconter le déplacement linéaire d'une logique ancienne vers une sémantique moderne ; c'est interroger la manière dont une catégorie issue de la tradition dialectique et rhétorique continue de travailler les théories contemporaines du langage. Le problème central peut être formulé ainsi : comment un énoncé en appelle-t-il un autre ? Par quel principe une prémisse devient-elle apte à soutenir une conclusion ? Et à quel niveau se joue cette aptitude : dans la forme logique du raisonnement, dans la signification des mots, dans les présupposés pragmatiques de l'échange ou dans les représentations collectives qui rendent certains passages discursifs spontanément recevables ?

La notion de topos occupe ici une position stratégique. Elle ne désigne pas seulement un thème récurrent, un motif culturel ou une banalité répétée par l'usage. Elle peut être comprise comme une structure de passage, c'est-à-dire comme le principe plus ou moins explicite qui autorise le mouvement d'un donné vers une conclusion, d'un attribut vers une évaluation, d'une description vers une prescription. C'est précisément cette puissance de médiation qui explique la persistance du concept depuis les Topiques d'Aristote jusqu'aux théories de l'argumentation dans la langue. La recherche de Refka Daoud a utilement montré que la longue histoire des topoï permet de penser conjointement la logique, la sémantique et l'organisation argumentative du discours, en soulignant que la sémantique constitue l'un des axes fédérateurs de cette histoire.³⁰⁴

La thèse défendue dans cet article est la suivante : le passage de la logique à la sémantique n'abolit pas la question de la validité ; il la déplace vers les conditions discursives, lexicales, pragmatiques et culturelles de l'inférence dans les langues naturelles. La logique y perd peut-être l'illusion d'une souveraineté abstraite lorsqu'elle se confronte au discours ordinaire, mais

³⁰⁴ Daoud, Refka, Les Topoï : de la logique à la sémantique ou des fondements sémantiques de la logique à la naissance de la sémantique, thèse de doctorat, Université Bourgogne Franche-Comté, 2018.





elle y gagne un terrain d'effectuation plus concret. En ce sens, la sémantique ne succède pas à la logique comme une discipline étrangère ; elle devient l'espace où les formes de raisonnement prennent corps dans des significations, des connecteurs, des implicites, des valeurs et des évidences partagées.

Une telle hypothèse impose une méthode. Il ne s'agira pas seulement de juxtaposer des doctrines, mais de suivre une transformation conceptuelle : le topos comme lieu d'invention chez Aristote, comme objet de vigilance critique chez Port-Royal, comme point d'appui de la nouvelle rhétorique, comme principe implicite d'orientation chez Anscombe et Ducrot, et enfin comme opérateur transversal permettant d'articuler lexique, cadres sémantiques, présuppositions et cohérence discursive. La perspective adoptée est donc à la fois historique, épistémologique et analytique : historique parce qu'elle suit la migration d'un concept ; épistémologique parce qu'elle interroge les conditions de validité du raisonnement en langue ; analytique parce qu'elle examine les opérations concrètes par lesquelles un discours rend certaines conclusions plus naturelles que d'autres.

1. Du lieu commun au principe de passage : le statut théorique du topos

Il convient d'abord de dissiper un malentendu persistant. Dans l'usage courant, le « lieu commun » renvoie souvent à ce qui est banal, usé, sans fécondité conceptuelle. Or cette valeur péjorative est le résultat d'une longue dégradation sémantique. Dans la tradition logique et rhétorique, le topos ne signifie pas d'abord banalité ; il désigne une ressource de pensée, un lieu d'où peuvent être tirés des arguments, une matrice capable de produire des enchaînements. Le terme nomme donc moins un contenu figé qu'une possibilité de circulation : circulation entre les idées, entre les prémisses et les conclusions, entre les valeurs partagées et les décisions discursives.

Ce point est décisif, car il permet d'éviter deux réductions symétriques. La première consisterait à traiter les topoï comme de simples clichés culturels. La seconde les ramènerait à des formes logiques totalement indépendantes du contenu. Dans les deux cas, on manquerait leur fonction propre : les topoï sont des opérateurs relationnels. Ils organisent des passages et non de simples stocks d'idées. Lorsqu'un discours affirme qu'un acte est courageux, qu'une décision est raisonnable ou qu'une situation est grave, il n'ajoute pas seulement des qualificatifs ; il ouvre des parcours d'inférence. Le courage peut appeler l'éloge, la raisonnable peut





appeler l'acceptation, la gravité peut appeler l'urgence d'agir. Le topos travaille précisément dans cet espace de prolongement.

Cette compréhension relationnelle explique pourquoi la notion appartient simultanément à plusieurs disciplines. Elle relève de la logique parce qu'elle concerne l'inférence et la relation entre prémisses et conclusion. Elle relève de la rhétorique parce qu'elle intervient dans l'invention argumentative et dans la production de l'adhésion. Elle relève de la sémantique parce que le passage discursif dépend du sens des mots, des valeurs associées aux prédicats, des oppositions lexicales et des scénarios interprétatifs. Elle touche enfin à la pragmatique, parce qu'aucun passage ne fonctionne sans situation, sans auditoire, sans présuppositions partagées et sans horizon d'attente.

Le topos peut donc être défini comme un principe général, socialement partageable, permettant de rendre recevable le passage d'un énoncé à un autre. Cette définition présente l'avantage de maintenir ensemble trois dimensions souvent séparées. Elle conserve la dimension logique, puisqu'il y a bien une relation de soutien entre ce qui est dit et ce qui est conclu. Elle conserve la dimension sémantique, puisque cette relation dépend de contenus de sens. Elle conserve enfin la dimension doxique, puisque le passage ne devient efficace que dans un monde de représentations plus ou moins communes. C'est pourquoi les topoï sont des médiateurs : ils ne sont ni de pures règles formelles ni de simples croyances empiriques.

La fécondité de cette notion apparaît dès que l'on s'éloigne d'une conception statique du sens. Un énoncé ne vaut pas seulement par ce qu'il décrit ; il vaut aussi par les suites qu'il autorise, par les objections qu'il neutralise, par les conclusions qu'il prépare. La signification comporte ainsi une dimension projective. Elle ne se contente pas de renvoyer au monde ; elle oriente l'interprétation. Les topoï nomment cette orientation lorsqu'elle prend la forme d'un principe de passage relativement stabilisé.

Cette orientation n'est toutefois pas mécanique. Un même contenu peut donner lieu à plusieurs parcours selon les valeurs qui le gouvernent et selon le cadre discursif dans lequel il est inscrit. Le topos ne fonctionne donc jamais comme une loi naturelle. Il est une règle de pertinence située, toujours susceptible d'être confirmée, contestée ou renversée. C'est précisément ce caractère à la fois stable et révisable qui en fait un objet majeur pour l'analyse





du discours : les topoï assurent la continuité du sens tout en exposant cette continuité à la critique.

2. Aristote : topique, dialectique et rationalité du vraisemblable

L'horizon aristotélicien demeure incontournable, non parce qu'il constituerait un commencement absolu, mais parce qu'il fixe avec une remarquable précision le lieu où se rencontrent logique, dialectique et argumentation. Dans les Topiques, Aristote distingue le raisonnement démonstratif, qui part de prémisses vraies et premières, du raisonnement dialectique, qui part d'opinions admises. Cette distinction ne doit pas être comprise comme une simple hiérarchie de valeur où la dialectique serait une démonstration affaiblie. Elle indique plutôt que la pensée humaine opère selon plusieurs régimes de rationalité. Il existe une rationalité de la preuve stricte ; il existe aussi une rationalité de la discussion, de l'examen, de la controverse et du vraisemblable.³⁰⁵

Dans cet espace dialectique, le topos fonctionne comme instrument d'invention. Il permet de trouver des arguments à partir de ce qui est admis par tous, par la plupart ou par les sages. La doxa n'est donc pas l'ennemie pure et simple de la rationalité. Elle constitue le milieu où les interlocuteurs peuvent se reconnaître partiellement et où une argumentation devient possible. Sans opinions admises, il n'y aurait pas de point de départ commun ; sans point de départ commun, il n'y aurait ni discussion ni persuasion. La topique aristotélicienne montre ainsi que la raison discursive ne commence pas toujours par l'évidence apodictique, mais par des matériaux partagés qu'il faut examiner, ordonner et éprouver.

La Rhétorique confirme ce déplacement. L'enthymème y apparaît comme la forme propre du raisonnement persuasif. Il ne s'agit pas simplement d'un syllogisme incomplet ; il s'agit d'un raisonnement adapté à la situation rhétorique, dans laquelle tout ne peut pas être explicité et dans laquelle l'auditoire reconstruit une partie de la médiation. Le topos intervient alors comme principe capable de générer une multiplicité d'enthymèmes. Il fournit le cadre général à partir duquel un raisonnement condensé devient intelligible pour ceux qui partagent les prémisses implicites de la situation.³⁰⁶

³⁰⁵ Aristote, Topiques, I, 1, 100a18-101a4.

³⁰⁶ Aristote, Rhétorique, I, 2, 1355b26-1356a20.





Ce rapport entre topos et enthymème est essentiel pour notre propos. Il montre déjà que l'inférence discursive ne se réduit ni à une forme logique abstraite ni à une pure psychologie de la persuasion. Elle suppose une sémantique implicite. L'auditoire comprend l'argument parce qu'il reconnaît le type de relation qui relie le cas particulier à une généralité recevable. La conclusion n'est pas seulement produite par la forme ; elle est soutenue par un monde de significations et de valeurs qui permet d'identifier le passage comme plausible.

La théorie aristotélicienne des prédicables renforce cette idée. Définition, genre, propre et accident ne sont pas de simples catégories scolaires ; ils décrivent des relations de sens qui autorisent ou interdisent certains enchaînements. Dire qu'un prédicat relève du genre, du propre ou de l'accident, c'est déjà qualifier la force de la relation entre un sujet et ce qui lui est attribué. La logique travaille donc sur des contenus organisés. Le moyen terme du syllogisme ne fonctionne pas comme un pivot vide ; il met en relation des significations selon des rapports d'inclusion, de différence, de propriété ou de contingence.

Il faut en tirer une conséquence importante : la sémantique n'est pas simplement postérieure à la logique. Elle est déjà présente dans la constitution même des relations logiques lorsqu'elles portent sur des langues naturelles et des prédicats signifiants. Le geste contemporain qui consiste à rapprocher logique et sémantique ne trahit donc pas Aristote ; il rend explicite une tension qui travaille son œuvre. La topique se situe exactement à ce point d'articulation où la forme du raisonnement ne peut être séparée de la matière du sens.

3. Port-Royal : rationalisation de la pensée et critique des lieux

Le XVII^e siècle introduit une inflexion majeure dans l'histoire des topoï. Avec La logique ou l'art de penser d'Arnauld et Nicole, l'exigence de clarté, de distinction et de méthode réorganise le rapport entre langage et raisonnement. Port-Royal ne supprime pas la question des lieux, mais il en déplace fortement la valeur. Les lieux communs deviennent suspects lorsqu'ils paraissent favoriser l'abondance verbale au détriment de la justesse intellectuelle. Ils peuvent donner l'illusion de raisonner alors que l'on ne fait qu'appliquer des schèmes généraux à des matières qui exigeraient des raisons propres.³⁰⁷

³⁰⁷ Arnauld, Antoine et Nicole, Pierre, La logique ou l'art de penser, Paris: Gallimard, 1992.





Cette critique possède une portée épistémologique qu'il serait injuste de négliger. Elle vise moins la topique comme telle qu'un usage scolaire, routinier et paresseux des lieux. Là où Aristote pensait des instruments d'invention et d'examen, la tradition rhétorique pouvait parfois produire des catalogues de procédés susceptibles d'être appliqués mécaniquement. Port-Royal réagit contre ce risque. Il rappelle que la persuasion ne suffit pas à fonder la vérité, que l'abondance argumentative peut masquer la pauvreté conceptuelle et que le langage peut simuler la rationalité sans l'accomplir.

Il serait toutefois réducteur de faire de Port-Royal un simple moment de rupture avec la topique. La logique de Port-Royal demeure profondément attentive au langage. La proposition, le jugement, les rapports entre idées, la grammaire générale et l'ordre des mots y jouent un rôle essentiel. Ce rationalisme n'est donc pas une logique sans langue. Il cherche plutôt à discipliner le langage afin qu'il serve la pensée au lieu de la troubler. Paradoxalement, cette volonté de purification prépare elle aussi la question moderne du rapport entre logique et sémantique : si les erreurs de raisonnement passent souvent par les mots, alors la logique doit nécessairement rencontrer la théorie du sens.

La contribution de Port-Royal à notre problématique est donc double. D'un côté, elle exerce une vigilance critique sur les lieux communs et sur la doxa. Elle refuse de confondre recevabilité sociale et validité rationnelle. De l'autre, elle maintient l'idée que le raisonnement humain se déploie dans des formes langagières qu'il faut analyser. Le passage des topoï à l'inférence discursive doit conserver ces deux leçons : reconnaître la fonction médiatrice des évidences partagées, mais refuser de les sacrifier ; analyser les principes de passage, mais les soumettre à l'examen critique de leur légitimité.

Ce moment classique permet aussi de mieux comprendre la tension moderne entre logique formelle et discours ordinaire. La logique cherche la rigueur, l'univocité, la maîtrise de l'enchaînement ; la langue naturelle travaille avec la polysémie, l'implicite, les valeurs et les approximations réglées. Il ne faut pas opposer brutalement ces deux plans. Il faut plutôt comprendre que les topoï occupent la zone intermédiaire où la raison discursive se donne des formes relativement stables sans atteindre toujours la nécessité démonstrative. Cette zone n'est pas un défaut de la pensée ; elle constitue son milieu ordinaire.





4. Pascal : l'inférence entre géométrie, persuasion et implicite

La référence à Pascal permet de saisir de manière particulièrement nette cette zone intermédiaire. Pascal connaît l'exigence géométrique, mais il sait aussi que la vérité humaine ne se transmet pas seulement par démonstration. Les Pensées ne relèvent ni d'un traité systématique ni d'un simple recueil d'aphorismes ; elles construisent une stratégie de déplacement de l'interlocuteur. Le fragment pascalien condense des raisonnements, active des oppositions, suppose des médiations implicites et oblige le lecteur à reconstituer des passages. Il constitue ainsi un laboratoire remarquable de l'inférence discursive.³⁰⁸

Les couples pascaliens — grandeur et misère, divertissement et vérité, coutume et justice, force et droit, cœur et raison — ne sont pas seulement des oppositions thématiques. Ils fonctionnent comme des matrices d'orientation. Chaque terme appelle des suites argumentatives possibles. La misère peut conduire à l'idée de dépendance ; la grandeur peut conduire à l'idée de dignité ; le divertissement peut être compris comme soulagement ou comme fuite ; la coutume peut être vue comme stabilisation sociale ou comme arbitraire institué. Pascal travaille précisément ces passages concurrents. Il ne se contente pas d'appliquer des topoï ; il les hiérarchise, les retourne, les reconfigure.

L'exemple du divertissement est à cet égard décisif. Un premier topos pourrait faire valoir que ce qui détourne de la souffrance est bénéfique. Un autre topos, plus profond dans l'architecture pascalienne, soutient que ce qui détourne l'homme de sa condition véritable l'égare. Le même objet discursif peut donc appeler deux conclusions divergentes selon le cadre de valeurs qui l'organise. Cette concurrence montre que les topoï ne sont pas des automatismes : ils se disputent l'espace de la conclusion. L'inférence discursive est toujours traversée par des hiérarchies axiologiques.

Pascal manifeste également la puissance de l'implicite. Beaucoup de fragments ne donnent pas toutes les prémisses. Ils supposent un lecteur capable de reconnaître les médiations manquantes. Cette économie du non-dit rappelle l'enthymème aristotélicien, mais elle l'inscrit dans une écriture existentielle et apologétique. Le sens ne réside pas seulement dans la phrase

³⁰⁸ Pascal, Blaise, *Pensées*, Paris : Gallimard, 1976.





achevée ; il réside dans la distance que le lecteur doit parcourir pour rejoindre la conclusion. Les topoï fonctionnent alors comme des ponts invisibles entre le dit et le compris.

5. Nouvelle rhétorique et logique du raisonnable

La redécouverte contemporaine de l'argumentation a joué un rôle majeur dans la réhabilitation des lieux. Le Traité de l'argumentation de Perelman et Olbrechts-Tyteca refuse de penser l'argumentation comme une forme inférieure de démonstration. Il propose au contraire de reconnaître une rationalité propre au raisonnable, distincte de la nécessité mathématique mais irréductible à la simple manipulation. L'argumentation vise l'adhésion d'un auditoire ; elle travaille avec des valeurs, des hiérarchies, des préférences et des lieux qui servent de points d'appui à la discussion.³⁰⁹

Dans cette perspective, les lieux ne sont pas des restes archaïques de la rhétorique ancienne. Ils deviennent des catégories indispensables pour comprendre la rationalité pratique. Les décisions morales, juridiques, politiques et culturelles ne se déduisent pas toujours de principes premiers avec la nécessité d'un théorème. Elles mobilisent des comparaisons, des ordres de préférence, des évaluations du préférable, du normal, du juste, de l'utile ou du digne. Les topoï rendent visibles ces opérations en tant que principes de passage entre des valeurs et des conclusions.

La nouvelle rhétorique permet ainsi de dépasser une alternative trop simple : ou bien la logique stricte, ou bien l'irrationalité persuasive. Entre les deux, il existe un champ de rationalité argumentative. Ce champ n'abolit pas l'exigence critique ; il la déplace. Il ne suffit plus de demander si une conclusion est formellement déductible. Il faut encore demander quels lieux l'autorisent, quels auditoires les reconnaissent, quelles valeurs ils supposent, quelles exclusions ils produisent. Le topos devient alors un instrument d'analyse critique de la raison pratique.

La notion de warrant chez Toulmin confirme cette orientation. Entre les données et la conclusion, il faut une loi de passage qui autorise l'inférence. Cette loi n'est pas elle-même une

³⁰⁹ Perelman, Chaïm et Olbrechts-Tyteca, Lucie, Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988.





donnée empirique ; elle n'est pas non plus toujours un axiome universel. Elle fonctionne comme un principe de légitimation propre à un champ d'argumentation. La proximité avec la fonction topique est évidente : dans les deux cas, il s'agit d'identifier ce qui rend possible le passage d'un énoncé vers une conclusion.³¹⁰

Ce rapprochement est important pour la théorie du discours. Il montre que l'inférence discursive ne peut être décrite seulement en termes de forme logique. Elle suppose des garanties, des schèmes, des cadres de pertinence. Ces médiations sont souvent implicites, mais elles décident de la force argumentative. Une conclusion n'est persuasive que si le passage qui la soutient paraît légitime dans un certain contexte. La tâche de l'analyse consiste alors à expliciter cette légitimité, à la décrire et, si nécessaire, à la contester.

6. Le tournant sémantique : Anscombe, Ducrot et l'argumentation dans la langue

La théorie de l'argumentation dans la langue marque une étape décisive, car elle déplace la question du côté de la sémantique elle-même. Avec Anscombe et Ducrot, l'argumentation n'est plus seulement un usage du langage venant s'ajouter à un contenu descriptif préalable. Elle est inscrite dans la signification des énoncés. Dire, ce n'est pas seulement représenter un état de choses ; c'est orienter le discours vers certaines suites possibles. Cette idée transforme profondément la conception du sens.³¹¹

La distinction entre contenu informatif et orientation argumentative est ici centrale. Un énoncé peut décrire une situation tout en préparant une conclusion. Lorsqu'on dit qu'une mesure est « insuffisante », on ne livre pas seulement une information ; on oriente vers l'idée qu'il faut la renforcer, la refuser ou la compléter. Lorsqu'on dit qu'un comportement est « imprudent », on prépare une évaluation négative et une recommandation de prudence. Le sens comporte donc une force de continuation. Il ne se ferme pas sur ce qui est dit ; il ouvre un champ d'inférences.

³¹⁰ Toulmin, Stephen, *The Uses of Argument*, Cambridge : Cambridge University Press, 1958.

³¹¹ Anscombe, Jean-Claude et Ducrot, Oswald, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles : Mardaga, 1983.





Le topos devient alors le principe implicite de cette orientation. Il n'est plus seulement un lieu d'invention rhétorique ; il devient une loi de passage inscrite dans la compétence discursive. Les locuteurs comprennent les enchaînements parce qu'ils disposent de schèmes socialement partagés. Ces schèmes ne sont pas toujours formulés, mais ils rendent les suites interprétatives reconnaissables. C'est pourquoi la sémantique argumentative ne se confond pas avec une psychologie individuelle de l'interprétation : elle décrit des contraintes de sens portées par la langue et par l'usage.

Ducrot avait déjà montré, dans ses travaux sur le dire et le non-dit, que le sens d'un énoncé ne se limite pas à son contenu explicite. Présupposés, sous-entendus, implicites et effets d'orientation participent à la signification. Cette analyse prépare le terrain d'une sémantique où l'on ne sépare plus radicalement ce qui est dit de ce que le discours rend possible. La langue n'est pas un répertoire neutre de désignations ; elle est un système d'instructions interprétatives.³¹²

La portée épistémologique du tournant sémantique est considérable. La logique classique cherche des formes valides indépendamment des contenus. La sémantique argumentative montre que, dans les langues naturelles, les contenus orientent eux-mêmes la validité discursive. Une conclusion peut paraître recevable non parce qu'elle est formellement nécessaire, mais parce que les mots employés, les valeurs activées et les topoï disponibles convergent pour la rendre plausible. L'inférence discursive est donc une inférence sémantiquement motivée.

Les développements ultérieurs de la théorie des topoï, notamment autour des travaux dirigés par Anscombe, ont renforcé cette intuition : les topoï ne sont pas des ornements rhétoriques, mais des principes structurants du sens. Ils expliquent pourquoi certains enchaînements semblent naturels, pourquoi d'autres paraissent forcés, et pourquoi un mot peut contenir virtuellement une direction argumentative. En ce sens, l'étude des topoï devient une voie privilégiée pour analyser la dimension dynamique de la signification.³¹³

³¹² Ducrot, Oswald, Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique, Paris : Hermann, 1972.

³¹³ Anscombe, Jean-Claude (dir.), Théorie des topoï, Paris : Kimé, 1995.





7. Connecteurs, implicite et cohérence discursive

L'analyse des connecteurs constitue l'un des terrains les plus convaincants pour observer le fonctionnement des topoï. Des mots comme donc, mais, pourtant, parce que, même, seulement ou encore ne se contentent pas de relier syntaxiquement des segments. Ils indiquent le type de relation que l'interprète doit construire : conséquence, concession, justification, restriction, contraste, addition orientée. Le connecteur est ainsi un marqueur de parcours. Il ne produit pas seul l'inférence, mais il signale la manière dont celle-ci doit être reconstruite.

Un donc présuppose qu'un passage vers la conclusion est disponible. Si ce passage n'est pas immédiatement visible, l'interprète cherche le topos capable de le rendre intelligible. Un mais introduit une tension entre une attente et une correction. Il suppose qu'un premier segment appelait une certaine conclusion, mais que le second segment vient en infléchir l'orientation. Un pourtant marque une relation encore plus complexe : il articule deux segments que l'attente commune aurait tendance à séparer. Dans chaque cas, le connecteur active un travail logico-sémantique.

Cette analyse montre que la cohérence discursive ne se réduit pas à la continuité thématique. Un texte est cohérent lorsque ses enchaînements peuvent être reconstruits à partir de principes reconnaissables. Les topoï jouent alors le rôle de médiations invisibles. Ils permettent de passer d'une phrase à une autre, d'un argument à sa conclusion, d'un exemple à sa règle, d'une qualification à son effet évaluatif. La cohérence est donc à la fois formelle et sémantique : elle dépend de la structure du discours, mais aussi des valeurs de sens qui soutiennent les transitions.

L'implicite devient dans cette perspective une dimension centrale de la rationalité discursive. Il ne constitue pas une déficience du discours ; il en est l'une des conditions ordinaires. Si tout devait être explicité, la communication deviendrait interminable. Les locuteurs s'appuient donc sur des présupposés, des connaissances partagées, des valeurs communes et des scénarios interprétatifs. Le topos intervient comme ce qui permet à l'implicite de ne pas être arbitraire. Il donne au non-dit une forme restructurable.³¹⁴

³¹⁴ Moeschler, Jacques et Reboul, Anne, Dictionnaire encyclopédique de pragmatique, Paris : Seuil, 1994.





Il faut toutefois distinguer plusieurs régimes du non-dit. Le présupposé est inscrit dans certaines formes linguistiques ; le sous-entendu relève davantage de l'interprétation contextuelle ; l'implicite englobe les médiations non formulées qui rendent le discours intelligible. Les topoï peuvent traverser ces différents régimes. Ils peuvent stabiliser un sous-entendu, justifier un présupposé ou rendre acceptable une conclusion non énoncée. La sémantique argumentative gagne ainsi à dialoguer avec la pragmatique, car l'orientation du sens ne se laisse pas entièrement enfermer dans le niveau lexical ou propositionnel.

L'analyse des connecteurs et de l'implicite révèle aussi la dimension critique des topoï. Ce qui paraît aller de soi dans un discours est souvent le résultat d'un partage doxique. Analyser les topoï d'un texte, c'est donc rendre visible la rationalité implicite qui gouverne ses enchaînements. C'est montrer que certaines conclusions ne sont pas naturelles en elles-mêmes, mais naturalisées par des schèmes de sens. Cette opération intéresse autant la linguistique que la philosophie du langage, l'analyse du discours et la critique idéologique.

8. Topoï, argumentation ordinaire et analyse du discours

La notion de topos ne peut être réservée aux traités de logique ou aux théories formelles de l'argumentation. Elle concerne la parole ordinaire, les textes politiques, les discours institutionnels, les médias, les controverses scientifiques et les pratiques quotidiennes de justification. Chaque fois qu'un discours présente un fait comme raison d'une conclusion, il mobilise une loi de passage. Cette loi peut être explicite, mais elle est le plus souvent supposée. L'analyse des topoï permet précisément de mettre au jour ces suppositions.

Christian Plantin a montré que l'argumentation n'est pas seulement une technique de persuasion, mais une activité discursive organisée par des questions, des désaccords et des justifications. Dans cette perspective, les topoï apparaissent comme des ressources disponibles dans l'espace social de la parole. Ils ne sont pas créés de toutes pièces par le locuteur ; ils sont prélevés, adaptés, transformés, parfois retournés contre eux-mêmes. Le discours argumentatif travaille donc sur un fonds collectif de plausibilités.³¹⁵

³¹⁵ Plantin, Christian, L'argumentation, Paris : Seuil, 1996.





Ruth Amossy a, de son côté, insisté sur l'inscription de l'argumentation dans le discours. Il ne suffit pas d'isoler des arguments ; il faut analyser les genres, les ethos, les cadres énonciatifs, les valeurs et les dispositifs de réception. Cette approche confirme que le topos ne fonctionne jamais dans l'abstraction. Il est toujours pris dans une scène discursive, dans une configuration institutionnelle et dans un rapport à un auditoire. L'inférence discursive est donc aussi une pratique sociale.³¹⁶

Cette dimension sociale n'annule pas la dimension sémantique ; elle la renforce. Les mots orientent parce qu'ils circulent dans des usages stabilisés. Les valeurs attachées à des qualificatifs comme juste, moderne, archaïque, rationnel, dangereux, naturel ou excessif ne se comprennent pas hors des communautés discursives qui les emploient. Un même terme peut soutenir des conclusions différentes selon les univers de discours. Les topoï sont ainsi des opérateurs situés : ils donnent forme à la relation entre langue, société et argumentation.

La théorie contemporaine de l'argumentation oblige alors à repenser la validité. Celle-ci ne disparaît pas ; elle change de régime. Dans l'argumentation ordinaire, valider une conclusion signifie souvent montrer qu'elle s'inscrit dans un réseau de raisons acceptables pour un auditoire donné. Cette acceptabilité peut être critiquée, mais elle ne peut être ignorée. La logique formelle reste indispensable pour décrire certaines relations ; elle ne suffit pas à expliquer pourquoi un discours persuade, oriente, légitime ou naturalise une conclusion.

9. Lexique, stéréotypes et possibles argumentatifs

L'un des apports les plus féconds du tournant sémantique consiste à déplacer l'analyse des topoï vers le lexique. Si les mots n'étaient que des étiquettes référentielles, ils n'auraient pas de force argumentative propre. Or l'usage montre le contraire. Certains mots contiennent des orientations. Ils activent des attentes, des évaluations, des scénarios et des continuations préférentielles. Le lexique devient ainsi un lieu d'inférence condensée.

La théorie des blocs sémantiques, prolongée par Marion Carel, radicalise cette intuition en refusant de réduire l'argumentation à une justification extérieure. Argumenter n'est pas

³¹⁶ Amossy, Ruth, L'argumentation dans le discours, Paris : Armand Colin, 2010.





simplement ajouter une raison à une proposition ; c'est construire des rapports de sens où la conclusion est déjà impliquée dans l'orientation argumentative du discours. Cette perspective renforce l'idée selon laquelle le sens est dynamique et relationnel. Il ne se contente pas de nommer ; il enchaîne.³¹⁷

La sémantique des possibles argumentatifs d'Olga Galatanu apporte une autre contribution importante. Elle montre que les unités lexicales comportent des potentialités argumentatives qui peuvent être activées différemment selon les contextes. Un mot n'impose pas une seule conclusion ; il ouvre un espace de possibles, plus ou moins stabilisés, plus ou moins compatibles avec les valeurs qui l'accompagnent. Le lexique apparaît alors comme une mémoire discursive de parcours disponibles.³¹⁸

Cette approche rejoint, par certains aspects, la sémantique du prototype. Les catégories ne se laissent pas toujours définir par des conditions nécessaires et suffisantes ; elles s'organisent souvent autour de degrés de typicalité, d'exemples centraux et de propriétés saillantes. De telles structures prototypiques ont des effets argumentatifs : ce qui est perçu comme typique paraît plus normal, plus attendu, plus légitime. La catégorisation produit ainsi des orientations de jugement.³¹⁹

Le stéréotype doit être compris ici avec prudence. Il ne désigne pas seulement une représentation simplificatrice ou dégradée. Il peut être analysé comme une structure de connaissance partagée qui oriente l'interprétation. Un mot active des propriétés attendues, des scripts, des rôles, des relations causales ou évaluatives. Ces éléments ne sont pas toujours vrais ; ils sont néanmoins disponibles dans la compétence interprétative commune. L'analyse des topoï permet de les traiter non comme de simples contenus mentaux, mais comme des schèmes discursifs susceptibles d'être mobilisés, contestés ou transformés.

³¹⁷ Carel, Marion, L'argumentation dans le discours. Argumenter n'est pas justifier, Paris : Kimé, 2011.

³¹⁸ Galatanu, Olga, La sémantique des possibles argumentatifs, Bruxelles : Peter Lang, 2018.

³¹⁹ Kleiber, Georges, La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical, Paris : Presses universitaires de France, 1990.





10. Cadres sémantiques, ontologies et traitement du sens

La notion de cadre sémantique offre un prolongement contemporain important. Dans la théorie des frames, comprendre un mot ou un énoncé suppose d'activer un cadre de connaissances : rôles, relations, attentes, scénarios et valeurs. Le sens ne réside pas seulement dans une définition isolée ; il dépend d'une structure qui organise les relations entre les éléments d'une expérience. Les topoï et les cadres se rejoignent ainsi dans leur manière de penser le sens comme organisation relationnelle.³²⁰

Cette convergence permet de comprendre pourquoi l'inférence discursive intéresse aujourd'hui non seulement les sciences du langage, mais aussi la modélisation des connaissances. Lorsqu'une ontologie relie des concepts par des relations de genre, d'espèce, de partie, de fonction ou de cause, elle formalise une part de l'organisation sémantique nécessaire au raisonnement. On retrouve, sous une forme technologique, des questions très anciennes : comment classer ? comment relier ? comment passer d'un concept à un autre ? comment rendre les relations intelligibles pour un système d'interprétation ?

Il faut cependant éviter toute illusion de transparence. La formalisation informatique ne capture pas intégralement la richesse des topoï discursifs. Les valeurs, les implicites, les variations contextuelles et les conflits de doxa résistent à la réduction intégrale en structures explicites. Mais cette limite n'annule pas l'intérêt du rapprochement. Elle montre au contraire que le traitement automatique du langage, lorsqu'il veut dépasser la simple reconnaissance formelle, doit rencontrer les problèmes de la sémantique, de la catégorisation et de l'inférence.

La sémantique interprétative de François Rastier rappelle utilement que le sens n'est jamais donné comme une substance isolée. Il se construit dans des parcours, des isotopies, des différences et des contextes. Cette perspective permet de compléter la théorie des topoï : un principe de passage n'agit jamais hors d'un texte ou d'un corpus. Il prend valeur dans une configuration interprétative. Les topoï ne doivent donc pas être abstraits de la matérialité discursive qui les actualise.³²¹

³²⁰ Fillmore, Charles J., « Frame Semantics », dans The Linguistic Society of Korea (dir.), Linguistics in the Morning Calm, Seoul : Hanshin Publishing, 1982.

³²¹ Rastier, François, Sémantique interprétative, Paris : Presses universitaires de France, 1987.





Cette réflexion conduit à une prudence méthodologique. Il ne suffit pas d'identifier un topos dans un texte ; il faut montrer comment il fonctionne, à quels marqueurs il s'adosse, quelles conclusions il rend disponibles, quelles valeurs il présuppose et quelles alternatives il exclut. L'analyse doit articuler le niveau lexical, le niveau propositionnel, le niveau énonciatif et le niveau culturel. C'est à cette condition que la notion conserve sa précision et ne se dissout pas dans une généralité vague.

11. Vers une théorie logico-sémantique de l'inférence discursive

L'ensemble du parcours permet désormais de préciser ce que l'on entend par inférence discursive. Il ne s'agit pas seulement d'une inférence logique appliquée au discours, ni d'une simple association psychologique entre idées. L'inférence discursive désigne le passage réglé, mais souvent implicite, d'un segment de discours à un autre, passage rendu possible par des relations de sens, des connecteurs, des présuppositions, des schèmes argumentatifs et des valeurs partagées. Elle est logique par sa structure de relation ; elle est sémantique par la matière qu'elle relie ; elle est pragmatique par sa dépendance à une situation ; elle est culturelle par son inscription dans une doxa.

Jean-Blaise Grize, avec la logique naturelle, a contribué à penser cette rationalité discursive non formalisée au sens strict, mais néanmoins organisée. Les sujets parlants construisent des objets de discours, sélectionnent des propriétés, établissent des relations, produisent des schématisations. Ces opérations ne sont pas arbitraires. Elles forment une logique de la communication ordinaire, où l'enchaînement dépend à la fois du langage et du monde représenté.³²²

Une théorie logico-sémantique de l'inférence doit donc refuser deux excès. Le premier serait le formalisme intégral, qui ne verrait dans les langues naturelles que des réalisations imparfaites de formes logiques. Le second serait le relativisme discursif, qui dissoudrait toute exigence de validité dans les effets de contexte. Entre les deux, les topoï permettent de maintenir une rationalité située : les passages sont réglés, mais leurs règles sont historiquement, lexicalement et culturellement médiatisées.

³²² Grize, Jean-Blaise, Logique naturelle et communications, Paris : Presses universitaires de France, 1996.





Cette rationalité située explique pourquoi les topoï sont à la fois indispensables et dangereux. Ils sont indispensables parce qu'aucun discours humain ne peut expliciter toutes ses médiations. Ils sont dangereux parce qu'ils peuvent naturaliser des conclusions contestables, transformer des valeurs particulières en évidences générales, donner à la doxa l'apparence de la nécessité. L'analyse critique des topoï consiste précisément à reconnaître leur fonction tout en examinant leurs effets.

Le déplacement de la logique vers la sémantique doit donc être compris comme une complexification de la validité. Dans les langues naturelles, une conclusion n'est pas seulement valide ou invalide selon une forme abstraite ; elle est plus ou moins recevable selon les topoï qu'elle mobilise, les valeurs qu'elle présuppose, les connecteurs qui l'orientent et les cadres sémantiques qui la soutiennent. La validité discursive est graduée, contextualisée, mais non arbitraire.

12. Discussion critique : ce qui se déplace de la logique à la sémantique

Il reste à préciser ce qui se déplace réellement lorsque l'on parle de passage de la logique à la sémantique. La formule peut être trompeuse si elle suggère que la logique appartient au passé et que la sémantique viendrait simplement la remplacer. Le déplacement est plus subtil. Il concerne d'abord le statut de l'inférence. Celle-ci n'est plus pensée uniquement comme relation formelle entre propositions ; elle est également envisagée comme relation de sens entre des énoncés situés.

Ce déplacement concerne ensuite le statut de la signification. Le sens n'est plus seulement ce qui correspond à un état de choses. Il devient ce qui oriente, ce qui rend possible, ce qui prépare des suites. Une sémantique adéquate des langues naturelles doit donc être dynamique. Elle doit décrire non seulement les contenus, mais les trajectoires que ces contenus rendent pertinentes. Les topoï offrent ici un concept opératoire, parce qu'ils permettent de relier signification et continuation discursive.

Le déplacement concerne aussi le statut de la doxa. Une tradition rationaliste a souvent traité l'opinion comme ce qu'il faut dépasser pour atteindre la vérité. L'approche topique ne renverse pas naïvement cette hiérarchie ; elle ne fait pas de la doxa une vérité. Elle montre plutôt que la pensée discursive se déploie toujours à partir de croyances, de valeurs et de représentations





partagées. La tâche critique n'est donc pas de supprimer la doxa, mais de l'explicitier et de la rendre discutable.

Enfin, ce déplacement concerne la frontière des disciplines. La logique, la rhétorique, la sémantique, la pragmatique, l'analyse du discours et la modélisation des connaissances ne peuvent plus être traitées comme des domaines étanches. Les topoï obligent à une circulation conceptuelle. Ils montrent que la pensée du langage gagne lorsqu'elle accepte de croiser la rigueur formelle, l'attention au sens, l'analyse des usages et l'examen des valeurs.

Cette transversalité impose cependant une exigence de précision. Si l'on appelle topos toute régularité culturelle, tout thème ou toute association d'idées, le concept perd sa force analytique. Il faut donc réserver le terme à des principes de passage relativement généraux, socialement reconnaissables, capables de soutenir une orientation argumentative ou interprétative. Cette définition permet de distinguer le topos du simple thème, du motif, du cliché et du stéréotype, tout en reconnaissant les liens qu'il entretient avec eux.

Conclusion

L'étude des topoï permet de rouvrir la question du rapport entre logique, sémantique et argumentation dans les langues naturelles. Elle montre que l'inférence discursive ne peut être pensée ni comme pure forme déductive ni comme simple effet de persuasion. Elle est une opération médiate, soutenue par des principes de passage, des structures lexicales, des connecteurs, des implicites, des valeurs et des cadres de sens. Les topoï donnent un nom à cette médiation.

Depuis Aristote, la topique montre que la rationalité humaine ne se réduit pas à la démonstration. Avec Port-Royal, elle rencontre l'exigence critique d'une pensée qui refuse les facilités verbales. Avec Pascal, elle apparaît dans l'économie du fragment, de l'implicite et de la persuasion existentielle. Avec Perelman, Toulmin, Plantin et Amossy, elle participe à la reconnaissance d'une rationalité argumentative du raisonnable. Avec Anscombe et Ducrot, elle devient une catégorie sémantique majeure, capable de rendre compte de l'orientation interne des énoncés. Avec les théories lexicales, les cadres sémantiques et les modélisations contemporaines, elle ouvre enfin vers une conception relationnelle et dynamique du sens.





La conclusion principale peut être formulée ainsi : la sémantique ne remplace pas la logique ; elle en révèle les conditions discursives d'effectuation. Dans les langues naturelles, raisonner suppose toujours plus qu'une forme : il faut des significations, des relations, des valeurs, des présuppositions et des cadres de reconnaissance. La logique garde son exigence de validité ; la sémantique lui restitue son milieu d'opération. Entre les deux, les topoï jouent le rôle de formes intermédiaires, à la fois réglées et ouvertes, rationnelles et historiques, stables et interprétables.

Penser les topoï aujourd'hui, ce n'est donc pas revenir à une archéologie de la rhétorique pour elle-même. C'est affronter l'une des tâches les plus importantes de la théorie contemporaine du langage : comprendre comment le sens rend possible l'inférence et comment l'inférence donne au sens sa force discursive. Une telle tâche concerne autant la linguistique que la philosophie du langage, autant la logique que l'analyse du discours, autant l'histoire des concepts que les enjeux contemporains de l'interprétation.

Bibliographie

- Amossy, Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Paris : Armand Colin, 2010.
- Anscombe, Jean-Claude (dir.), *Théorie des topoï*, Paris : Kimé, 1995.
- Anscombe, Jean-Claude et Ducrot, Oswald, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles : Mardaga, 1983.
- Aristote, *Les Topiques*, Paris : Vrin / Les Belles Lettres.
- Aristote, *Rhétorique*, Paris : Les Belles Lettres.
- Arnauld, Antoine et Nicole, Pierre, *La logique ou l'art de penser*, Paris : Gallimard, 1992.
- Carel, Marion, *L'argumentation dans le discours. Argumenter n'est pas justifier*, Paris : Kimé, 2011.
- Daoud, Refka, *Les Topoi : de la logique à la sémantique ou des fondements sémantiques de la logique à la naissance de la sémantique*, Université Bourgogne Franche-Comté : thèse de doctorat, 2018.
- Ducrot, Oswald, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris : Hermann, 1972.
- Ducrot, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris : Minuit, 1984.
- Fillmore, Charles J., *Frame Semantics*, Seoul: Hanshin Publishing, 1982.
- Galatanu, Olga, *La sémantique des possibles argumentatifs*, Bruxelles : Peter Lang, 2018.
- Grize, Jean-Blaise, *Logique naturelle et communications*, Paris : Presses universitaires de France, 1996.





- Kleiber, Georges, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris : Presses universitaires de France, 1990.
- Moeschler, Jacques et Reboul, Anne, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris : Seuil, 1994.
- Pascal, Blaise, *Pensées*, Paris : Gallimard, 1976.
- Perelman, Chaïm et Olbrechts-Tyteca, Lucie, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988.
- Plantin, Christian, *L'argumentation*, Paris : Seuil, 1996.
- Rastier, François, *Sémantique interprétative*, Paris : Presses universitaires de France, 1987.
- Toulmin, Stephen, *The Uses of Argument*, Cambridge: Cambridge University Press, 1958.

